

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 15 (1939-1940)
Heft: 37

Artikel: Ordre d'armée
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-712633>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LE SOLDAT ROMAND

Le Commandant en chef de l'Armée

O. G. A., le 2 juillet 1940.

Ordre d'Armée

Au moment où une partie de nos effectifs vont être licenciés et mis de piquet, tandis que le gros de nos troupes demeurera sous les armes, je mets l'Armée en garde contre les dangers qui la guettent, à l'intérieur comme de l'extérieur.

Le premier danger, c'est un excès de confiance dans la situation internationale. L'armistice n'est pas la paix. La guerre continue entre l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre. D'un jour à l'autre, elle peut se rallumer en des pays nouveaux, se rapprocher de nous et menacer notre territoire.

Le second danger, c'est un manque de confiance en notre force de résistance. Sans doute, l'expérience des dernières batailles vient de révéler l'efficacité des nouvelles méthodes offensives; des armées bien plus puissantes que la nôtre ont été battues.

Mais ce n'est pas une raison pour nous abandonner au défaitisme et douter de notre mission.

Nous possédons un moyen de défense des plus efficaces: notre terrain. Il complète la force et le nombre de nos armes, et, si nous savons en tirer le meilleur parti, il constituera, lui aussi, entre nos mains, une défense redoutable.

La guerre a montré que les escarpements, les gorges qui abondent dans nos forêts et nos montagnes, sont des obstacles infranchissables aux chars. Ils nous offrent aussi une sérieuse protection contre les attaques aériennes.

Mais il ne suffit pas de compter sur cet avantage. Il faut garder un moral solide et un cœur fier.

Lors même que nous ne devrions pas remporter une victoire immédiate, nous nous battons. Nous disputerons notre terrain pied à pied, et nous sauverons l'honneur de l'Armée et du Pays.

Le Général: *Guisan.*

L'histoire véridique d'un ancêtre du Général Guisan

LE CHEVALIER GUISAN

par Ami DAJOIE

(Suite et fin.)

Pour la troisième fois dans sa vie, les médecins le condamnaient. Guisan cependant, loin de se laisser abattre, réagit avec violence et refusa l'assistance d'un prêtre. Il se sentait assez fort pour retourner à Paris et mourir au milieu de quelques-uns de ses amis.

Il ordonna à son domestique de faire venir le maître de poste. Mais ce domestique était un drôle de la pire espèce; il avait eu vent de la fortune de Guisan et dès que ce dernier ferma un œil le domestique, aidé d'une épaisse cuisinière furetaut dans tous les coins de la pièce, ouvrait les armoires à la recherche d'un problématique trésor. Une nuit cependant, il réussit à forcer la serrure du coffre de Guisan. Ce dernier, éveillé par le bruit, secoué de fièvre, saute à bas son lit, se traîne jusqu'à son épée et chasse le voleur qui ne croyait pas le malade si vigoureux.

Enfin il peut parler au maître de poste et, moyennant un solide pourboire, le persuader à atteler un char. Le médecin, au courant de cette fuite, accourt, croit à une plaisanterie, s'indigne. La fièvre monte de plus en plus et le maître de poste a disparu. Enfin un postillon conquis par l'or du chevalier consent à mettre le malade dans sa cariole et à le conduire hors de Rochefort. Le voilà sur la route de Paris. Il se croit sauvé.

Non, pas encore! Le postillon embourbe son char dans une ornière, se présente devant Guisan, lui réclame de l'or et menace de l'abandonner. En fait d'or, Guisan sort de sa valise un revolver et ordonne au lardin de réparer la malle et de reprendre la route. Cette énergie sauve le malade qui arrive enfin à Paris où un mois de soins le rétablit.

A la fin d'août 1781, alors que le Chevalier s'appretait à reprendre la mer pour se rendre à nouveau dans les colonies, un incident heureux survint. Il passa quelques jours dans une noble famille, les De La Vallière dont il ne manqua pas de remarquer le plus jeune des filles, Julie. Il fit sa demande en mariage et aussitôt pensa aux noces car l'escadre sur laquelle il projetait de s'embarquer pouvait prendre la mer d'un instant à l'autre. Or pour un tel mariage il fallait le consentement du roi, c'est dire que les démarches pourraient durer un bon mois, à condition que tout marche à merveille. Hors la voie administrative pas de salut et l'escadre venait d'annoncer son intention de quitter l'Europe dans huit jours. Mais comme la chance toujours marchait au pas avec Guisan, le Vaudois, en cinq jours obtint son autorisation de mariage et la permission d'embarquer avec sa femme sur le plus beau voilier de l'escadre.

Pour la première fois dans sa vie, Guisan aurait pu profiter de sa nouvelle situation. A Cayenne, considéré et vénéré comme un chef, aimé de sa femme, habile à faire fructifier ses affaires, il vivait heureux. Son autorité augmentait chaque jour. Chaque jour aussi, il essayait d'assainir de nouvelles terres ou d'introduire de nouvelles plantations.